

de Julie sous prétexte d'une partie de domino ou de solitaire, c'est de manger une cerise qu'elle a laissé tomber, de baiser une rose qu'elle a touchée, de lui donner la main à la promenade pour franchir un hausse-pied, de la voir au jardin composer un bouquet de jasmin, de troëne, d'aurone et de campanule double dont elle lui accorde une fleur qu'il place dans un petit tableau : ce que plus tard, pendant les ennuis de l'absence, il appellera le *talisman*. Ce souvenir du bouquet, que nous trouvons consigné dans son journal, lui inspirait de plus des vers, les seuls dont nous citerons quelques-uns, à cause du mouvement qui les anime et de la grâce du dernier :

Que j'aime à m'égarer dans ces routes fleuries
 Où je t'ai vue errer sous un dais de lilas ;
 Que j'aime à répéter aux nymphes attendries,
 Sur l'herbe où tu t'assis, les vers que tu chantas !
 Au bord de ce ruisseau dont les ondes chéries
 Ont à mes yeux séduits réfléchi tes appas,
 Sur les débris des fleurs que tes mains ont cueillies,
 Que j'aime à respirer l'air que tu respiras !
 Les voilà ces jasmins dont je t'avais parée,
 Ce bouquet de troëne a touché tes cheveux...

Ainsi, celui que nous avons vu distrait bien souvent comme La Fontaine, s'essayait alors, jeune et non sans poésie, à des rimes galantes et tendres. — Mais le plus beau jour de ces saisons amoureuses nous est assez désigné par une inscription plus grosse sur le cahier : LUNDI, 3 juillet (1797). Voici l'idylle complète, telle qu'on la pourrait croire traduite d'*Hermann et Dorothee*, ou extraite d'une page oubliée des *Confessions* :

« Elles vinrent enfin nous voir (à Polémieux) à trois heures trois quarts. Nous fûmes dans l'allée, où je montai sur le grand cerisier, d'où je jetai des